

Conclusion au séminaire d'été sur « L'Angoisse »

Charles Melman

Auditorium des Musées royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles
29 août 1998

En préambule je vais vous raconter, ou vous rappeler, une petite histoire – juive évidemment. Ce sont quatre rabbins qui se promènent en devisant sur une route et au cours de la conversation, l'un d'eux est amené à dire... « moi, j'suis rien ». Le second le regarde, réfléchit un instant et lui dit « moi, j'suis rien de rien ! ». Alors le troisième est évidemment un peu embarrassé, mais enfin ! Il y va et il dit « moi, j'suis rien de rien de rien ». Qu'est-ce qu'il reste au quatrième ? Le quatrième, il dit « moi, j'suis rien de rien de rien de rien ! » Et les autres à ce moment-là se tournent tous vers lui et lui disent « Non mais... ! Pour qui il se prend, celui-là ! »

Voilà ! Eh bien c'est la théorie de l'objet a, évidemment...

Alors nous ne pouvons que remercier bien chaleureusement les amis belges et français qui ont organisé et travaillé ce séminaire, dans des conditions sûrement difficiles puisque l'attente de ceux qui sont ici présents est évidemment très diversifiée et que leur participation à ce qu'ils entendent est évidemment elle aussi très diverse. Mais enfin nous verrons comment aborder ce problème, cette question, et permettre à tous ceux qui veulent bien contribuer ou participer à ce séminaire d'été, voir de quelle façon nous pouvons au mieux préparer ces Journées pour que chacun puisse y trouver un peu son compte.

Si j'avais un regret à formuler (je crois que ce serait sans doute le seul), ce serait qu'il m'a semblé que la présentation du séminaire a été un peu, comment dirais-je... idéaliste. Comme si Lacan sortait tout ça de sa besace ou de son esprit, et que finalement il construisait là pour nous une sorte de labyrinthe ou de dédale dans lequel nous n'avions plus qu'à essayer de nous dépatouiller, de nous débrouiller, de nous servir des mots convenus pour nous entendre, etc. Alors qu'il doit nous être sensible que ce dont il s'agit pour Lacan, c'est d'abord de rendre compte, par son élaboration, des paradoxes de notre clinique et des spécificités qu'impose à la clinique la structure, celle qui à l'évidence nous tient, et qui est celle du langage.

Le problème en effet part de cette constatation faite par les premiers analystes (à leur grand étonnement !) d'une érotisation des orifices du corps venant s'illustrer par des pulsions orales, anales, scopiques et par l'organisation de défenses contre ces pulsions, bref ! L'organisation d'une vie libidinale, c'est-à-dire manifestement soutenue par cette libido une que Freud avait si bien repérée et qui concerne néanmoins des orifices dont on pouvait penser qu'ils étaient plus consacrés à des fonctions naturelles qu'à des fonctions érotiques. Et au point que cet investissement était en mesure d'entraîner un certain nombre de dysfonctionnements de ces orifices, voire des lésions organiques. Le paradoxe s'est donc imposé à ces premiers analystes, à ces premiers cliniciens, de voir que la fonction de ces orifices impliquait à la fois une référence phallique générale, mais en même temps spécifique et organisée, elle, sur un objet qui pouvait être le sein, les fèces par exemple. Freud a voulu rendre compte de cette disposition par la mise en évidence de stades, la génitalité constituant l'aboutissement qui devait mettre en suspens ou faire taire ces pulsions dites pré-génitales. Et la névrose du même coup se trouvant présente chez ces individus qui n'avaient pas le courage de s'engager dans la génitalité.

C'est encore ce que pour ma part, j'ai trouvé dans la littérature analytique officielle quand j'ai commencé à m'intéresser à l'analyse. Je l'ai trouvé non seulement chez Freud (bien sûr !) mais dans tous les articles produits par les analystes, qui évoquaient tous donc la génitalité, la venue à la génitalité comme ce qui devait guérir de pulsions orificielles pathologiques, encombrantes, symptomatiques, etc.

Le problème, c'est que Freud, ce faisant, a débouché sur une autre impasse, sur une autre difficulté. Ladite génitalité semblait ne faire place qu'à une autre béance, elle-même insoupçonnée, puisqu'il subsistait chez l'homme ce complexe de castration, c'est-à-dire la crainte, semble-t-il irréductible, qu'on ne vienne la lui couper, qu'on ne vienne la lui enlever, qu'on ne vienne l'en priver, et puis chez la femme le *Penisneid*, c'est-à-dire ce désir resté inextinguible de pouvoir mettre la main sur ce même objet, de pouvoir le posséder.

Et il est clair que ce type de situation, Penisneid d'un côté, et puis complexe de castration de l'autre, est le type de discorde qui anime notre vie conjugale. Et, pas besoin d'aller très loin, elle anime évidemment pas moins les conflits du milieu analytique, il s'agit le plus souvent de problèmes d'affirmation, de prestance, de dénonciation de la castration qui serait opérée par les aînés ou par d'autres... peu importe ! Et d'autre part ce complexe de castration et ce Penisneid témoignant également de ce qu'on pourrait appeler la rémanence du conflit œdipien chez celui qu'on appelle l'adulte – je dis bien « celui qu'on appelle l'adulte » parce qu'il me semble que la persistance de ce conflit œdipien, persistance qui est le propre de quasiment tous, n'est que le témoignage de notre infantilisme foncier. C'est le conflit infantile, c'est-à-dire mis en place dans l'enfance qui continue d'entretenir le contentieux de notre vie adulte.

Donc vous verrez chez Freud qu'il évoque ceci, c'est que le complexe d'Œdipe doit être liquidé mais on ne sait pas très bien par quelle voie passerait cet impératif, et on ne voit pas tellement non plus les effets de cette liquidation. C'est plutôt la crispation de ce conflit qui semble nous être présente et venir nous tenir.

Les positions de Lacan à propos de ces impasses cliniques, du problème du symptôme et de la fin de la cure sont écrites en clair dans ce séminaire qui nous a concernés au cours de cette semaine. Je vais me permettre de vous en rappeler très succinctement, de façon extrêmement schématique et simple, les grandes lignes pour que cette fonction, cette place de l'objet a puisse être pour nous bien fixée, bien arrimée. Car elle est tout à fait essentielle si nous faisons quelque crédit à la fois à notre pratique et à l'enseignement qui nous intéresse.

Alors le premier point, et que vous trouverez par exemple dans la leçon 10, c'est le rappel par Lacan de ceci : si le signifiant est fait d'éléments discrets qui ne sont offerts qu'à un pouvoir de permutation, qui ne font que se renvoyer les uns aux autres, du même coup le jeu du signifiant ne permet aucunement la saisie n_1 d'un objet, n_1 du sens : mais il nous renvoie, du fait même de ce jeu, à l'exaspération, à l'exacerbation d'un désir auquel il n'est jamais répondu par ce lieu dans le signifiant — je ne dis pas ce lieu, vide. La seule réponse que nous avons, à interroger ce lieu où se condense le fait qu'à mon désir, à ma demande, il n'y a ni réponse objectale, ni de réponse sensée, ce n'est que ce Che vuoi ?, « Que veux-tu ? », c'est-à-dire le renvoi de l'interrogation sur ce que moi-même je demande à ce lieu : « Que me veux-tu ? » « Que veux-tu ? ».

Donc, premier élément, mise en place dans ce que nous pouvons peut-être dès maintenant appeler l'Autre dans la mesure où c'est notre interlocuteur privilégié. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas seulement la relation à mon semblable, mais peut-être plus essentiellement la relation à ce

grand Autre, ne serait-ce que parce qu'elle constitue le tiers toujours présent avec mon semblable.

Eh bien, il y a dans ce grand Autre ce défaut, ce « vice de structure », écrit Lacan. Il appelle ça un vice de structure, il ne dit pas « un trou », il ne dit pas « un manque », il y a un vice de structure, il y a quelque chose là qui... ça ne répond pas, je ne peux rien saisir, j'ai beau désirer, je ne peux rien tenir, je ne sais pas ce qu'on me veut. Et cela venant isoler donc un lieu que Lacan va dire comme étant celui de la privation. Ce lieu, je ne peux ni le nommer, ni le symboliser et je ne peux pas l'imaginer. Si je l'imagine, je dis « c'est un trou ». Si je le symbolise, je l'appelle « le grand Autre ». Mais ni cette représentation, ni cette nomination ne rendent compte de ce dont il est question et qui échappe à la représentation comme à la symbolisation : cette privation fondamentale liée à notre rapport au langage, à notre rapport au grand Autre.

Le problème, c'est que parmi ceux qui parlent, il y en a qui vont se retrouver marqués du symbole de cette privation, et ça s'appelle le phallus, et d'autres qui ne seront pas marqués du symbole de cette privation, c'est-à-dire qu'ils manqueront de cet index, de cet indice, et ce sera la moitié féminine de l'humanité. Autrement dit, il y en a qui sont marqués comme relevant de cette privation et donc du jeu du désir.

– Puisqu'après tout, je pourrais me permettre comme le fait Lacan non pas de nommer maintenant ce lieu mais lui donner une lettre, ce sera Φ . Puisque ce lieu est finalement ce qui entretient le désir, fait que je suis vivant du fait d'être désirant, et peut donc, à ce moment-là, être imaginé par l'organe dont la turgescence représente le flux vital. Donc Φ dans l'Autre pour venir maintenant pointer, signaler (Φ , ce n'est pas un signifiant, ça ne renvoie pas à une métaphore) pour venir *signaler* ce lieu.

– Et $(-\phi)$ pour venir marquer le fait qu'il y en a qui ont l'index de cette privation et qui donc sont reconnus comme désirants, ils ont le droit, ils ont ce qu'il faut, et puis d'autres qui ne l'ont pas. Complexe de castration d'un côté, puisqu'il s'agira de $(-\phi)$, on me permettra de rappeler très vite comment ce $(-\phi)$ aura à être, justement, donné, remis en charge au grand Autre. D'autres n'ont même pas ce $(-\phi)$.

Ce lieu dans l'Autre, et c'est là que ça commence à devenir pour nous peut-être plus intéressant, n'est pas vide. Le symbole y creuse un trou. Qu'est-ce que cela veut dire, que le symbole creuse un trou dans le réel ? Parce que le réel, si ce lieu dans l'Autre est le réel, le réel, comme le dit Lacan, c'est toujours plein, il n'y manque rien. Mais si le symbole « y creuse un trou », ça veut dire que si le symbole me rend désirant, ce que je trouve dans le réel, ce n'est rien que la rencontre de ce vide.

Il y creuse donc un trou et il se trouve que du fait du jeu même du langage, ce trou n'est pas

vide. Il n'est pas vide (il est... impavide mais il n'est pas vide) parce que, comme le dit Lacan dans ce qu'il a mis au tout début de ses *Écrits*, le texte absolument fondamental sur La Lettre volée, il appartient au jeu propre de la lettre (indépendamment de toute volonté ou de toute autorité, c'est un phénomène mécanique propre au langage, à ce que Lacan isole comme chaînes de Markov) de venir, par périodes qu'il décrit, qu'il raconte, et pas n'importe quelle lettre, de venir tomber, chuter dans ce trou.

Et, alors c'est là qu'il y a cette espèce d'étincelle qui brusquement illumine le tableau sans que pour ma part je ne sois en mesure d'affirmer qu'il s'agit d'un événement culturel ou bien de quelque chose qui était là depuis toujours... Je ne pense pas que dans l'Antiquité, on désirait et on baisait comme c'est devenu le cas depuis l'invention du monothéisme qui nous occupe tous. Je ne le pense pas parce qu'avec le monothéisme, ce qui se trouve là remis à l'Autre – c'est ce qui va faire lien sacré, c'est-à-dire « religion » – ça va être pris comme ça et faire sacrifice. Et il serait facile de rappeler qu'avant, les sacrifices étaient d'une toute autre nature, mais que celui-là est venu s'y substituer.

Est-ce que c'est un sacrifice réel, ou symbolique ? Alors c'est là-dessus qu'il y a chez Lacan des passages qui sont extrêmement intéressants, et délicats !

– Puisque s'il est vrai que ce grand Autre ainsi troué est ce qui forme le support de mon corps, si mon corps fonctionne à partir de ces trous creusés dans l'Autre qui l'organisent et le génitalisent, le sacrifice peut s'entendre évidemment comme réel, c'est-à-dire comme une « livre de chair ».

– Néanmoins cette « livre de chair » vaut avant tout par son incidence symbolique puisqu'en réalité, je ne m'ampute pas pour plaire à Dieu. Le prépuce, dont il est tant parlé, ne vaut lui-même que comme un symbole. Et il devient encore beaucoup plus délicat pour l'objet scopique d'imaginer ce que peut être cet objet, ce regard cédé à l'Autre. Pour la voix, vous voyez également là toutes les contorsions de Lacan pour nous le rendre sensible. C'est au niveau du sein et des fèces, et même plutôt des fèces que nous le repérons le plus facilement, que nous le repérons le mieux : de quelle manière un objet réel, détaché du corps prend la valeur symbolique d'être le pacte qui me noue à l'Autre puisque c'est ce qui semble répondre (je dis bien *semble* répondre) à la demande de l'Autre et, à supposer que ce soit l'objet de sa jouissance, ça devient la mienne, ça devient ce qui organise la mienne. C'est sans doute, à mon idée, ce qui fait que ce qu'on appelle le stade anal est sûrement ce qui a une place si prévalente dans l'organisation de la subjectivité, quelle que soit la névrose en cause. Ledit objet est évidemment, je crois, ce qui matérialise le mieux, réalise le mieux l'objet ici en cause. Mais qui n'a de valeur que symbolique.

Ce sacrifice, cette offrande faite à l'Autre, de

cette « livre de chair », me laisse dans la fente étroite, me laisse subsister comme sujet du même coup dans la fente étroite de ce qui sépare la supposée extase de l'Autre devant l'objet que je lui offre et puis ce qu'on peut lui prêter comme jouissance réelle. C'est-à-dire que je n'arrive pas par mon offre à faire que le grand Autre se pâme, autrement dit qu'il s'évanouisse. Et ce qui subsiste de moi comme sujet \mathcal{S} , lui aussi bien entendu dans le lieu de l'Autre, est désirant, demandant et constitué en même temps que cet objet, que la cession de cet objet.

On entend beaucoup parler de l'existentialisme dans ce séminaire. L'existentialisme se soutient de ceci, « l'existence précède l'essence ». Dans ce séminaire, Lacan, sans jamais trop le dire, a une réponse qui est intéressante : essence et existence se décident de la même frappe, du même coup de ciseau, se mettent en place en même temps.

Et il faut reconnaître dans cet objet ce fameux Etre après lequel nous courons tous. Nous nous demandons tous quelle est l'essence de l'homme, c'est une très, très vieille question. Il y a, là, réponse proposée : l'Etre ? Il est là dans cet objet, à la fois excrémental et sacré. Et c'est l'amphibologie propre au sacré et ce qui sans doute constitue l'une des marques de notre humanité en tant que nous sommes capables du pire comme de ce qui peut paraître le plus glorieux ou le plus merveilleux. Notre être, là, que la lettre vient ainsi constituer et qui en tant que telle, (contrairement au signifiant qui n'est jamais présentifié, actif, qu'au titre de métaphore ou de métonymie) est identique à elle-même. Une lettre est toujours identique à elle-même, même si elle est, finalement, plutôt équivalente à une autre. C'est une lettre, alors Lacan a pris la première, « a », et puis voilà !

Il y a eu dans l'exposé fait par Jean-Pierre Lebrun, une vignette fort sensible et fort intéressante lorsqu'il nous raconte, je crois qu'il faut être formé par l'enseignement de Lacan pour être sensible à cela, qu'une de ses patientes venue pour la mort de son enfant en bas âge n'allait pas bien... Et je crois qu'il a eu parfaitement raison de relever que dans ce cas, il y avait un trouble et un malaise dont la cause, dont la source n'était pas claire. Car après tout pourquoi n'aurait-elle pas fait ce très difficile travail de deuil que peut faire une mère de son enfant ? Mais (je vais encore me faire taper dessus si je le dis, mais enfin ! je vais quand même le dire...) travail de deuil qui comme tout travail de deuil n'est pas exempt de jouissance. Et pourquoi n'était-ce pas possible, dans ce cas-là ? Cet enfant étouffé par des couvertures dans des circonstances banales, triviales, il aurait été malade, on aurait lutté pour le sauver, on serait allé voir les Professeurs, on aurait dépensé des sous, on l'aurait veillé la nuit... On aurait pu faire le deuil. Ou bien ç'aurait été une mort dramatique, un incendie, un accident de voiture, enfin ! quelque chose comme cela.

Un coup ! Il aurait fallu que ce soit un coup pour qu'on puisse faire le deuil. Et ce qui man-

quait dans ce cas, c'était le coup. Le gosse, dans des circonstances médiocres, s'était enroulé dans des couvertures... Comment voulez-vous faire le deuil d'un enfant qui dès lors n'était plus ni dans le monde des vivants (le champ de la réalité), ni dans celui des morts ? Parce que pour qu'il soit dans le champ des morts, il aurait fallu ce coup. Et c'était un fantôme. Les fantômes, ça existe, il faut y croire parce que cliniquement... ça existe, ce sont ces créatures, comme le père d'Hamlet qui, pour des raisons diverses, ne peuvent être ni mortes ni vivantes et qui donc ne savent plus où elles peuvent être...

L'important est ici le coup. Car ce qu'il faut concevoir, c'est qu'il peut y avoir sacrifice fait à l'Autre sans que du même coup se trouve avalisé le sacrifice par l'Autre, c'est-à-dire que l'Autre ne réponde pas par la délivrance de l'index qui vous fait désirant.

Et c'est le cas des femmes... Et dès lors la cause peut paraître volontiers la cause perdue. Parce qu'il est évident qu'une femme, du moment comme le dit Lacan, qu'elle parle, est soumise à la même perte que son compagnon. Et s'il n'y a pas délivrance de cette reconnaissance d'être désirant, le sentiment, autrement dit, que tout ça a été fait pour rien ! Et il serait facile, je crois, de développer la clinique qui se « source » depuis ce type de désagrément.

Quoi qu'il en soit, cet objet a qui était pourtant bien réel, je ne peux plus avoir affaire à lui que par rapport soit à sa représentation imagée, sa présentification dans l'imaginaire comme $i(a)$ ou $i'(a)$, soit par une nomination (ça pourra être « mon amour », pourquoi pas !). Mais en tout cas, à partir du moment où cet objet se trouve engagé dans ce lieu de l'Autre, celui qui a été symbolisé par le signe de F, il n'est plus en mon pouvoir à moi, être de parole, être parlant, de remettre la main dessus – sauf dans ces espèces de circonstances bizarres, ces conditions tout à fait extrêmes, tout à fait limites, ce qui fait que pan ! il est là. Il y a donc une expression possible de sa présence qui est essentiellement subjective, c'est-à-dire un affect, et qui est ce que nous avons étudié : l'angoisse.

Pourquoi l'angoisse ? Pourquoi ce ne serait pas la joie, la célébration, la fête ? Après tout...

– L'angoisse parce que sa présentification dans le champ du réel vient évidemment fermer, obstruer ce qui, dans le champ de l'Autre fonctionnait pour moi comme agent de la vie et que dès lors, avec la présentification de cet objet, je ne peux plus comme sujet que m'évanouir, disparaître, « tomber dans les pommes ». Du même coup, pour moi, tout s'arrête, il n'y a plus de mouvement, ça ne peut plus circuler. Et c'est donc bien le manque du manque qui est l'agent de l'angoisse.

Ce qui peut surgir ainsi pour moi, ce peut être soit la présence de cet objet, soit la présentification du manque lui-même. Parce que du moment qu'il se présente dans le champ de la réalité, c'est

qu'il ne manque plus, il est là. Et c'est assurément ce que l'hystérique essaie de produire sur ses partenaires par la présentification de tous les manques que vous voudrez !

Donc l'angoisse comme « l'affect qui ne trompe pas ». Autrement dit quand je veux rejoindre ce qui serait mon objet – je ne dis pas « mon désir » parce que le désir, lui, n'est disposé qu'à s'arrêter sur $i(a)$ et je ne veux pas... La difficulté de ce séminaire, c'est que tout ça, nous ne voulons pas le savoir. Et personne n'échappe à cette règle. Nous ne voulons pas le savoir puisque le savoir ne tient son efficace que d'entretenir, que d'être soutenu par le manque, par le défaut de cet objet a : je ne sais pas ce qui anime mon savoir – qui n'est jamais que savoir de la jouissance, savoir d'une jouissance. Si je peux communiquer un savoir qui plaît, ce n'est que dans la mesure où j'offre à ceux qui m'écoutent une possible jouissance.

Dans la mesure où ce n'est pas le cas de Lacan, contrairement à un certain nombre de prophètes ou de doctrinaires, il n'a rien à offrir de la sorte, eh bien Lacan n'est pas compris ! Pourquoi ? Parce que, relisez le séminaire, son propos n'offre rien à jouir. Et pour ça, il faut assurément du même coup être bien ferme dans la position de l'analyste pour accepter ce type d'inconvénient.

Remarquez une chose ! Vous avez chez Freud dans le tout premier Freud, son *Esquisse d'une psychologie scientifique*, la formulation, à peu près, de cela (après, il l'a foutue dans un tiroir...) : la satisfaction du nourrisson a été organisée par un premier objet qui a été pleinement satisfaisant et que tous les circuits qui ont suivi ont été à la recherche de cet objet sans jamais pouvoir le retrouver. Et la quête de la demande comme du désir est organisée par cet objet une première fois entr'aperçu et qui depuis est à retrouver – et qui ne sera pas retrouvé. Donc vous avez ça chez Freud.

Vous voyez bien aussi comment ce dispositif rend absolument obsolète notre attachement à l'œdipe ! Car nous y sommes attachés ! Il n'y a rien à en attendre, si ce n'est qu'il est organisé, par le complexe de castration et finalement une relation duelle entre $i'(a)$ et $i(a)$: « lui l'a, et pourquoi moi, est-ce que je ne l'ai pas ? ». Et il y aura constamment chez Lacan des commentaires sur l'œdipe, sur le complexe d'Œdipe qui le témoignent bien comme étant l'une de nos grandes erreurs subjectives.

L'objet a comme cause, cause du désir, mais ça veut dire que du même coup, toutes les autres causes que je peux me donner (et Dieu sait si je m'en donne !) ne sont que des ersatz, ce n'est jamais la bonne, je n'ai jamais la bonne cause. Parce que la bonne cause (si je peux l'appeler « bonne »...) mais la vraie en tout cas, elle m'échappe. Et donc toutes les causes dans lesquelles je pourrais m'engager (et je dis bien, Dieu sait s'il y en a, toutes les explications du monde, des conflits, des errances, des guerres, tout ça) mais c'est de la..., ça n'a aucune tenue, nous avons assez d'histoire derrière nous pour savoir

que ce n'est jamais que de la blague ! Ce n'est jamais, comme le dit Lacan à propos de l'histoire, que « monter sur la scène du monde ». Mais la vraie cause n'y est pas, sur la scène du monde ! Elle lui échappe. Donc quelque chose là qui mérite notre attention, notre intérêt.

Nous avons entendu hier après-midi une remarquable conférence parmi les très intéressantes et très belles conférences qu'ont préparées pour nous nos amis belges au siège de l'Association. Figurait hier celle d'un membre de l'Association, Jacques Roisin qui a écrit un livre sur Magritte que je regrette de ne pas avoir encore lu, mais j'ai eu énormément de plaisir à l'écouter. Vous auriez vu de quelle manière notre collègue, à propos de Magritte, témoignait par la production de ses tableaux que c'est exactement ce dont il s'agissait dans la constitution de l'image avec cette particularité, ce coup de génie intellectuel (je ne parlerai pas du pictural propre à Magritte...) qui est de montrer l'image non pas comme venant cacher quelque chose mais ce qu'il y a derrière comme venant devant. Alors au lieu de vous peindre comme Van Gogh une paire de bottines, il vous peint les pieds qui viennent constituer le véritable extérieur. Sauf que là vous voyez, tout joue entre a et i(a). La présentification de a vient annuler i(a). Et inversement sa grande question, c'est « pourquoi i(a) ? » Qu'est-ce ? puisqu'il semble que ça a été sa question originale, Qu'est-ce ? Et qu'est-ce que le monde de la représentation et de la présentation ? Et ce sentiment que peuvent nous procurer les toiles de Magritte, c'est comme Roland Chemama l'avait très bien évoqué, le fait qu'on ne peut pas y déposer son regard, que ce n'est pas de la peinture comme une autre, parce que le regard, *il est là !* Elles vous regardent, les toiles de Magritte, effectivement. Et sans cesse chez Magritte, cette espèce de jeu automatique et, bien entendu, inconscient, qui est que l'intérieur vient à l'extérieur. On vous peint une chambre, eh bien la maison, elle est dans l'ouverture de la fenêtre de la chambre... c'est un jeu permanent et où vous avez constamment ce que Lacan vient ici illustrer à propos (je ne vais évidemment ni le développer ni le reprendre) à propos de cet extérieur, ce huit intérieur, cet extérieur qui est aussi le plus intime.

Les conséquences sont évidemment, nous n'avons fait que les frôler, les contourner, sont évidemment considérables.

Ne serait-ce que – pour reprendre les deux premières conférences faites par des personnes tout à fait éminentes que nous avons entendues et qui tournaient autour de la question de l'identité, qui est une question qui n'est pas seulement belge mais qui est une question fort générale, surtout au moment évidemment où se constitue l'Europe – de rappeler que l'altérité nous est interne. Il ne suffit pas de dire « Je est un autre », mais il s'agit aussi de pouvoir théoriquement en rendre compte. L'altérité n'est pas en dehors de la frontière, l'altérité est chez chacun de nous et elle est ce qu'il y a de plus précieux. Et c'est ce qui fait

que les combats, les guerres menées contre l'altérité sont évidemment vouées... je dirais à la pire sottise ! Mais, malgré Lacan, malgré quelques élèves comme nous qui essayons de bafouiller un petit peu autour de tout ça, nous sommes loin d'obtenir que des personnalités éminentes, intelligentes et cultivées puissent avoir accès à ce qui est pourtant là un élémentaire : pouvoir faire valoir culturellement et socialement que l'altérité est intime à chacun, et que dès lors, vouloir quêter l'identité – elle ne tient qu'au niveau de cet objet a et en tant qu'elle nous échappe – c'est évidemment une vanité, une prétention...

J'avais préparé un certain nombre de choses que je vais vous épargner et qui concernaient l'illustration de ce que raconte Lacan dans ce séminaire à propos de *l'Homme-aux-rats* où évidemment, c'est bouleversant. Appliquez, chacun d'entre vous, à l'analyse de *l'Homme-aux-rats* ce qu'il raconte là-dedans, vous verrez très bien que le premier accès de panique, d'angoisse panique qui l'amène chez Freud, c'est que du fait qu'il ne sait plus à qui il doit rembourser la somme qu'on a payée pour lui (du même coup pour lui il n'y a plus de petit trou, il n'y a plus de guichet où il pourrait déposer son dû) il tombe en état de panique. Et c'est ça, l'angoisse, c'est quand il n'y a plus de guichet où déposer son dû. Et puis vous pourrez voir encore, dans *L'Homme-aux-rats* des distinctions cliniques fabuleuses entre Φ et puis a, par exemple. Alors la Dame, présentification de cette femme dont il n'est surtout pas question qu'il épouse, qu'il maintient à distance, qu'il vénère comme si elle était divine, etc., vous avez une représentation de l'agent de la privation à laquelle il consent joyeusement – quitte à retrouver l'objet a en un autre lieu, au niveau des petites couturières ou des prostituées, avec qui il se livre à des expériences tout à fait directes. Et son problème, comment arriver à séparer ? Parce qu'il ne faudrait pas souiller le lieu de l'Autre avec cet objet a, voilà l'un des arguments que se donne l'obsessionnel. Jusqu'à rêver de la fille de Freud avec des crottes, les siennes, à la place des yeux... Ah ! Vous avez dans ce premier jet, comme ça, qui n'est pas encore trop gâché par la théorisation, vous avez une vérité clinique, une illustration clinique bouleversante de ce qui est rapporté dans ce séminaire sur « *L'Angoisse* ».

Je vous épargne néanmoins le détail de cela pour simplement vous faire remarquer ceci : peut-être une autre difficulté dans notre abord de ce séminaire tient-elle au fait que nous ne sommes plus dans un même rapport à l'angoisse que cela pouvait être il y a trente-cinq ans, l'âge de ce séminaire. En trente-cinq ans, une culture évolue et il me semble que la nôtre évolue dans le sens d'un apprivoisement de l'angoisse, et surtout d'une invitation à jouir de l'angoisse. Lorsque Lacan dit que l'angoisse est le seul affect qui permette, qui donne la traduction subjective de la présence de cet objet, il n'a pas l'occasion de faire remarquer que cette angoisse (il le dit, je pense, ailleurs) peut aussi être virée, comme tous les affects, à la jouissance.

Et finalement je peux peut-être me permettre ainsi un rapport direct à l'objet au prix de ce qui est le risque permanent, mon évanouissement, et même quitte à rechercher cet évanouissement comme témoignage du fait que j'y étais bien ! Comme à tout le monde, il m'est arrivé d'avoir dans ma clientèle des cas de névrose d'angoisse. Je me souviens d'exemples parmi d'autres, je peux sans doute en parler parce que ce sont des cas fort anciens, du cas d'un homme et du cas d'une femme. Ils étaient, comme ça, constamment au bord de défaillir, tout le temps, ils se baladaient comme ça dans l'existence avec tout le temps le fait que... ah ! ils allaient disparaître. Et il a pu apparaître par l'analyse que leur fantasme (j'espère que vous me pardonneriez sa crudité mais enfin, je suppose qu'on est quand même ici principalement entre analystes, on peut peut-être parler un peu...) c'était d'avoir le phallus paternel collé aux fesses et risquant à chaque instant de venir les pénétrer.

L'avantage considérable de l'angoisse, c'est de se maintenir ainsi dans un rapport privilégié au dit objet. Et je me permettrai même d'aller plus loin, aujourd'hui peut-être – alors que manifestement, le symbole, on ne lui fait guère crédit, on ne lui fait plus guère confiance – une possibilité de mettre en place la référence phallique par une expérience sensorielle et qui passant par l'angoisse, viendrait ainsi témoigner que cet objet est bien là. Mode de production et d'obtention de l'objet qui se dispenserait de la castration. Et j'ai tendance à penser que nous vivons effectivement ce type de moment où il y a une promotion, une invitation collective à des jouissances qui peuvent amener chacun au bord comme ça de l'évanouissement, de la disparition subjective.

Je pourrais également (et ça, Lacan l'a fait) évoquer la pollution. De plus en plus la présentification de ces déchets vient empoisonner notre monde, et dans la réalité, effectivement, le menacer. Et finalement, nous vivons ça, nous arrivons à vivre ça... vous ouvrez le journal, vous apprenez qu'il vaudrait mieux que les enfants et les vieux restent plutôt chez eux, ou si vous sortez dehors, vraiment, ça pue ! On s'habitue... Ça devient notre vie ordinaire, notre vie quotidienne, on vit avec la présentification du déchet en tant qu'il est là et en tant qu'il menace notre existence. Ça ne fait pas, semble-t-il, autrement scandale.

Donc il est possible que ces modifications culturelles puissent nous faire paraître le séminaire de Lacan comme un peu étranger, comme un peu lointain, comme vecteur de préoccupations qui ne seraient plus tout à fait les nôtres.

Mais celle qui reste la nôtre, à nous, dans notre fonctionnement, c'est bien sûr, et je m'arrêterai là-dessus, la question de la fin de l'analyse. Car tout du long, c'est au cœur de notre problème. Car si l'analyste est celui qui se trouve ainsi investi, du fait du transfert, pour devenir pour son patient le support $i(a)$, quel va être son désir, de quelle façon engage-t-il son désir pour que la relation analytique trouve un terme ?

Est-ce que ce sera comme Balint, et c'est souligné là, l'identification moïque ? Ce sera quoi ? La fatigue ? On en a marre ?

Il y a là un effet de « laissé tomber » dont Lacan a évoqué le côté dépressif qu'il pouvait avoir mais en situant ce côté dépressif aussi bien chez l'analyste. En tout cas, est-ce que le désir de l'analyste peut passer par le renforcement de l'aliénation, c'est-à-dire de cette dépendance à l'Autre, au grand Autre que promet la cure analytique ? Ou bien est-ce que le désir de l'analyste doit passer par la mise en place de cette réalité qui est que l'Autre, auquel on ne peut manquer de croire si l'on est en analyse, que l'Autre n'est qu'un lieu ? Et que cet objet, le patient ne peut jamais, à son niveau, ne retrouver... que le sien !

Là, je dis bien encore, ce ne sont pas des propos de la bouche de Lacan, que l'on peut qualifier de sympathiques. Tout le monde s'accorde : quand même ! Il n'était pas sympathique, ce type... Il n'était pas sympathique pourquoi ? Parce que justement il proposait que cette souffrance qui supporte chacun dans sa subjectivité – car la subjectivité, ça ne se supporte que de ça, que de la souffrance – que ladite subjectivité, elle passe à autre chose. Parce que, de cette souffrance, il n'y a rien à attendre. Alors, trouvez autre chose ! Mais qu'est-ce vous voulez en faire, vous voulez aller où ? Jusqu'à l'angoisse ?

Donc présence de ce séminaire au cœur de nos problèmes et de nos questions, et de notre pratique. Difficulté à le recevoir, grande difficulté. Ça va être ma seule citation de Lacan – si je la retrouve... la voilà ! C'est dans la leçon du 30 janvier, la leçon 10, page 152 :

« Dès que quelque chose de réel vient au savoir, il y a quelque chose de perdu. Et la façon la plus certaine d'approcher ce quelque chose de perdu, c'est de le concevoir comme un morceau du corps »

Je crois que ça fait partie de nos difficultés à la réflexion et à l'apprentissage. C'est-à-dire que dès que je suis dérangé dans mon fantasme, celui qui pour moi garantit la certitude de mon savoir, dès que j'accepte que le cadre de mon fantasme se mette un peu à vaciller, dès que quelque chose du réel vient au savoir, c'est au prix de quelque chose de perdu. Il faut perdre quelque chose ailleurs, ce n'est pas un gain, c'est aussi une perte ailleurs et la meilleure façon de la concevoir, c'est de l'envisager comme un morceau du corps. Et je crois que ceci fait partie des difficultés propres à l'enseignement de la psychanalyse, on peut être intéressé, on peut être fasciné, on peut être captivé... mais attention ! Que ça ne passe pas à l'acte, que ça ne dérange rien, que l'analyse reste du domaine des savoirs qui s'échangent, sur lesquels on peut prendre le plaisir de gloser, mais que surtout, ça n'ait pas d'effets.

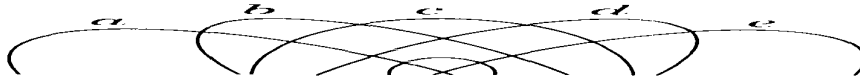
Je crois qu'en disant cela, j'évoque la question que se pose chacun, aussi bien pour lui-même que pour les patients qui veulent bien venir chez lui en analyse.

Voilà les remarques que je voulais vous faire. Avant que vous sortiez, est-ce que l'un de vous aurait une remarque ou une question à poser ? Pour que mes interventions ne soient pas toujours annonciatrices du *Ite, missa est...*

N. Delafond : Lacan dans son séminaire distingue radicalement l'offrande et le sacrifice. Comment comprenez-vous cette distinction ?

Ch. M. : L'offrande et le sacrifice ? Il faudrait vous répondre sérieusement... là, je ne vais pas le faire. Si c'est une offrande, c'est qu'en général, on est plutôt *bien* avec celui..., on est plutôt content de celui à qui on offre. Si c'est un sacrifice, la question... la question reste en suspens. Mais il faut vous répondre mieux que ça, ce sera ailleurs, dans d'autres circonstances.

Eh bien... merci pour vos offrandes et vos sacrifices ! □



Nouveaux membres

AMAURY
Bénédicte
M.C.
avenue de l'Opale, 18
1040 Bruxelles - **Belgique**

CHAGOURIN
Ghislaine
Praticienne
Valençay 3
122, rue du Cdt Rolland
13008 Marseille
33 04 91 76 53 59
Ad.I. : CHAA - Hôpital de la Conception
147, Bd Baille
13005 Marseille
33 04 91 38 36 99 ou 04 91 47 47 06
Diplôme d'Etudes Supérieures Commerciales,
Administratives et Financières
DESS de Psychologie clinique

DE BOECK
Denise
M.C.
avenue Alphonse XIII
1180 Bruxelles - **Belgique**

DEGRYSE
Josiane
M.C.
rue du Petit Marais, 2
4280, Lens-Saint-Rémy - **Belgique**

HERRERA
Carlos
M.C.
rue de l'Elan, 67
1170 Bruxelles - **Belgique**

MOUSSIAUX
Thérèse
M.C.
rue du Beau Vallon, 107
5002, Saint-Servais - **Belgique**

TROCMÉ
Jean-Pierre
Praticien
8 rue des Boulets
75011 Paris
tél/fax : 33 01 43 56 76 35
Dom. : 226, rue du Fg Saint-Antoine
75011 Paris
33 01 43 72 79 36
e-mail : trocme@club-internet.fr
Ad. I. : CMPP
1, allée Louis Blériot
91270 Vigneux-sur-Seine
33 01 69 03 10 99
Psychologue clinicien

Changements d'adresse & e. mail

BALBO
Gabriel
Praticien
2, rue Dante
75005 Paris
tél. /fax : 33 01 43 54 09 02
33 06 08 48 43 30

BARTHELEMY
Paule
Praticienne
138, rue Consolat
13001 Marseille
tél/fax : 33 04 91 50 40 97
Dom. : 15, Le Super Reyne
13124 Peypin
33 04 42 32 34 89

BENTATA
Hervé
Praticien
99, rue du Cherche-Midi
75006 Paris
06 11 26 62 03
Dom. : 33 01 45 48 24 21

CHASSAING
Jean-Louis
Praticien
e-mail :
jean-louischassaing@wanadoo.fr

DELAHOUSSE
Jean
Praticien
Résidence du Parc Delpech
13, rue Ph. de Comynnes
80000 Amiens
Tél/fax : 33 03 22 95 50 44
Dom. : 33 03 22 89 44 17

DUBOIS
Bernadette
M.C.
Avenue de Vossegat, 37 - Bte 10
1180 Bruxelles - **Belgique**
32 2 376 48 57

FIUMANO
Marisa
Praticien
e-mail :
marisa.fiumano@galactica.it

LAZNIK
Marie-Christine
Praticienne
45, rue de Richelieu
75001 Paris
33 01 42 61 59 72

LEPITRE
Jean-Jacques
Praticien
22, avenue Foucaud
87000 Limoges
33 05 55 32 72 12

THIBIERGE
Stéphane
Praticien
33 01 44 79 04 01

VANDEVYVER
Claude
Praticien
Avenue Jupiter 147 - Bte 1
1190 Bruxelles - **Belgique**
32 2 343 04 55